

Général d'Hautpoul et colonel Chabert

Chronique académique par Jean-François Pachabeyian, le 9 janvier 2017

L'idée de cette réflexion m'était venue lors d'une visite à l'Abbaye Ecole de Sorèze. Nous étions dans la salle dite « des Illustres », qui regroupe les bustes des anciens élèves les plus célèbres, Simon Bolivar, Lacordaire, Las Cases, les généraux Marbot, Andréossy, Laperrine et Bourmont, et même si son buste n'y figure pas, notre ancien président Ivan Reverdy. Je m'étais arrêté devant le buste de Jean Joseph d'Hautpoul, lorsque la personne qui nous faisait visiter me dit : « Saviez vous que le général d'Hautpoul avait inspiré Balzac pour son personnage du colonel Chabert ». J'avais noté sans plus, mais il y a quelques mois, Jean-Paul Kauffman a publié un ouvrage intitulé « Outre-Terre » dans lequel cette filiation balzacienne Hautpoul-Chabert est reprise.

Jean-Joseph d'Hautpoul est né au château de Salettes à Cahusac sur Vère. Il fait ses études à l'Ecole Royale Militaire de Sorèze de 1764 à 1771. A 17 ans, il s'engage comme cadet dans les dragons du Dauphiné où il gagne son épaulette de sous lieutenant, puis rejoint le Régiment du Languedoc où il sera capitaine. En 1789, il choisit de continuer à servir la France et sera à Valmy et à Fleurus entre autres batailles, mais ses origines nobles lui causent parfois des difficultés, certains révolutionnaires purs et durs voulant l'exclure de l'armée. Ses soldats interviendront et exigeront son maintien à leur tête. Cela étant, en 1796, il est général de division. Sous l'Empire, il prendra le commandement de la 2ème division de Cuirassiers. Après Austerlitz, Napoléon le fait Grand Aigle de la Légion d'Honneur et le nomme Sénateur. En février 1807, la veille de la bataille d'Eylau, il culbute les avant-gardes russes. L'Empereur le félicite et l'embrasse. « Pour me montrer digne d'un tel honneur, il faut que je me fasse tuer pour Votre Majesté » s'écrit d'Hautpoul. Le lendemain lors de la Grande charge de Murat, il est blessé par un biscaïen qui lui brise la cuisse ; refusant d'être amputé, il meurt cinq jours plus tard de septicémie. Au moment de mourir, il dit à son aide de camp « Je suis perdu, mais je te laisse un bel exemple à suivre. Je meurs pour la France et pour l'Empereur ». Il était sur le point d'être nommé Maréchal d'Empire. Son corps repose au cimetière du Père Lachaise à Paris, son cœur a été placé dans la crypte des Gouverneurs aux Invalides. Napoléon avait ordonné qu'une statue du général soit érigée avec le bronze de 24 canons russes pris à Eylau. Ce qui fut fait seulement en 1851 à Gaillac. Cette statue fut renversée en mai 1942 sur l'ordre du régime de Vichy et fondue pour soutenir l'effort de guerre allemand. Elle a été remplacée après la guerre par une statue en pierre.

Avant de passer au volet Chabert, je voudrais dire deux mots sur la bataille d'Eylau et cette grande charge de cavalerie emmenée par Murat. Cette bataille s'est déroulée le 8 février 1807, en Prusse orientale à 40 kms de Königsberg, la ville des Chevaliers Teutoniques et d'Emmanuel Kant. Depuis 1945 ce territoire est devenu l'enclave russe de Kaliningrad entre la Pologne et la Lituanie, Eylau s'appelant désormais Bagrationovsk. La bataille qui a opposé 57.000 Français aux ordres de l'Empereur aux 80.000 Russes et Prussiens du général Bennigsen, s'est avérée une des plus difficiles et des plus sanglantes de l'épopée napoléonienne. En fin de matinée, après un gigantesque duel d'artillerie, Napoléon engage le corps d'armée d'Augereau pour percer le centre russe. Mais aveuglés par une tempête de neige, les colonnes françaises présentent leur flanc à l'ennemi et se font décimer. Les Russes contre-attaquent et deux divisions atteignent le fameux cimetière d'Eylau, où l'Empereur se

tient avec sa Garde. Il convoque Murat et lui donne l'ordre d'engager la cavalerie, « Nous laisseras-tu dévorer par ces gens la », lui dit-il. Murat charge à la tête de 10.000 cavaliers, sabre les 2 divisions russes et rétablit la situation. Le combat restera indécis jusqu'à la tombée de la nuit, au cours de laquelle les Russes épuisés et à court de munitions abandonneront le champ de bataille pour se replier sur Königsberg. Ce qui n'empêchera pas le Général Bennigsen d'écrire au Tsar : « J'ai le bonheur d'instruire que l'Armée que votre Majesté a daigné me confier vient de remporter une nouvelle victoire. » Près de 5.000 soldats français et 9.000 soldats russes seront enterrés sur le champ de bataille, près de 20.000 blessés de chaque côté furent évacués avec plus ou moins de chances de survie. Dans la nuit, Napoléon écrira à Joséphine ces quelques mots : « Mon amie, il ya eu hier une grande bataille. La victoire m'est restée, mais j'ai perdu bien du monde ».

Voyons maintenant ce qui concerne Chabert. Le roman ou plutôt la nouvelle (70 pages) « Le Colonel Chabert » débute par l'entrée, un jour de 1817, dans l'étude d'un avoué, maître Derville, d'un vieillard pauvrement vêtu qui, quand il enlève son chapeau, découvre une horrible cicatrice allant du sommet du crâne à l'œil droit. Quand Derville lui demande : « A qui ai-je l'honneur de parler », il répond « Au colonel Chabert », « Celui qui est mort à Eylau ? » demande Derville, « Lui-même » répond le vieil homme. Il explique qu'à la tête de son régiment de cavalerie, il a participé à la grande charge de Murat et comme il le dit « il n'est pas pour rien dans la réussite de cette affaire ». Après avoir traversé et sabré les lignes ennemies, il est pris à partie par 2 cavaliers russes, dont l'un, un vrai géant, lui assène un coup de sabre qui lui ouvre profondément le crâne. Sa mort est annoncée à l'Empereur, qui envoie deux chirurgiens en leur disant : « Allez donc voir si, par hasard, mon pauvre Chabert vit encore ». Les deux médecins ne voulant pas rester, sans doute, trop longtemps en première ligne le déclarent mort après un examen plus que sommaire. Plongé dans un évanouissement cataleptique, il est dépouillé de ses vêtements et jeté dans une fosse commune où il reprendra plus tard ses esprits. Il réussit à s'extraire de ce charnier et sera récupéré par un couple de paysans prussiens. Il reste chez eux pendant six mois entre la vie et la mort puis est admis à l'hôpital d'Heilsberg. Ayant perdu la mémoire, il va errer pendant une dizaine d'années entre les hôpitaux, les asiles psychiatriques et la prison. La mémoire lui revenant par à coup, il revient en France pour récupérer son titre, sa femme et sa fortune. Hélas, son épouse Rose, une ancienne fille de joie, a hérité de lui, reçu une rente de Napoléon puis refait sa vie avec un émigré revenu en France et elle, devenue la Comtesse Ferraud, très bien introduite dans la société de la Restauration. Elle ne veut en aucun cas reconnaître ce « revenant » et renoncer par là à son nouveau mari et à la position sociale qu'il lui confère. Quand Derville fait part à Chabert des difficultés de l'entreprise, ce dernier s'écrit : « J'irai au pied de la colonne de la place Vendôme (construite avec les canons russe pris à Austerlitz), je crierai : je suis le colonel Chabert, celui qui a enfoncé le grand carré russe à Eylau et le bronze lui, me reconnaîtra. » Et on vous enfermera à Charenton, lui répond Derville, qui lui conseille de transiger avec son ex-femme. D'ailleurs dans sa première édition ce roman s'appelait « La transaction ».

En fait de transaction, on va assister à une belle machination de la comtesse. Elle accepte de voir son ex-mari et sentant que le colonel l'aime toujours, elle l'invite à sa maison de campagne, cherche à l'émouvoir, tout en essayant de lui faire signer des papiers par lesquels il renonce définitivement à son nom. Chabert s'en aperçoit, attristé et dégoûté par tant de machiavélisme, s'enfuit pour se réfugier à l'hospice de l'hôpital Bicêtre où au milieu de vieux soldats il tombe peu à peu dans la folie. Quelques années plus tard, Derville le rencontre dans cet hospice, lui dit « Bonjour Colonel Chabert », le vieillard lui répond « Il n'y a pas de Chabert, je ne suis plus un homme, je suis le numéro 164, septième salle ».

Quand Derville lui donne une pièce de 20 francs pour acheter du tabac, Chabert présente les armes avec sa canne en disant « Merci brave troupière et vive l'Empereur ». Triste destinée, comme le dit Derville : « Sorti de l'hospice des enfants trouvés, il revient mourir à l'hospice de la vieillesse ».

On voit que les rapports entre le général d'Hautpoul et le colonel Chabert sont assez minces : la bataille d'Eylau, la « grande charge de cavalerie de Murat », la mort réelle chez l'un, fautive chez l'autre. Cependant, même si il y fait peu allusion, la famille de Balzac avait des attaches dans le Tarn, et un arrière-grand-oncle de son père aurait même épousé une demoiselle d'Hautpoul. Il est vraisemblable que cette filiation, même lointaine était connue de Balzac, et que ce personnage réel de cavalier mort à Eylau aurait pu l'inspirer pour créer son personnage de Chabert. A mon humble avis, Balzac a voulu dans ce roman dépeindre l'Empire et ses souvenirs glorieux essayant de se faire reconnaître par une société, celle de la Restauration, qui non seulement le rejetait mais le considérait comme mort. Chabert serait le fantôme de l'Empire et sa femme la Restauration qui le renvoie dans la tombe d'où il n'aurait jamais du sortir. D'ailleurs sous Louis XVIII et Charles X, le souvenir de l'Empire sera uniquement le fait d'anciens soldats comme on pouvait le voir sur des images d'Epinal où un vieux grognard, au coin du feu, calot à pompon sur la tête et pipe en terre à la main, fait revivre devant un auditoire admiratif la glorieuse épopée napoléonienne. Sous Louis-Philippe, en 1840, les cendres de l'Empereur seront accueillies aux Invalides, et en 1841, la statue du général d'Hautpoul sera enfin érigée à Gaillac. Le colonel Chabert était autorisé à sortir de sa tombe.